

Incident dans l'Acadie de Champlain (inédit)

Marguerite Yourcenar

Volume 12, numéro 1, avril 1979

Marguerite Yourcenar

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500478ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500478ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yourcenar, M. (1979). Incident dans l'Acadie de Champlain (inédit). *Études littéraires*, 12(1), 37–41. <https://doi.org/10.7202/500478ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

INCIDENT DANS L'ACADIE DE CHAMPLAIN (*inédit*)

marguerite yourcenar

Marguerite Yourcenar travaille en ce moment à une seconde et définitive version du recueil de trois nouvelles, La Mort conduit l'attelage, 1934, éliminant toutefois le récit intitulé D'après Dürer, qui a depuis servi de point de départ à L'Œuvre au Noir. Un autre récit, D'après Rembrandt, intitulé maintenant Comme l'eau qui coule, a été entièrement ré-écrit, la nouvelle originale paraissant aujourd'hui à l'auteur trop floue et trop mince. Mais le personnage principal est resté le même, dessiné seulement en plus grand détail et au cours de plus nombreuses aventures. Nathanaël, fils d'ouvriers hollandais travaillant à Greenwich pour l'Amirauté anglaise, était destiné à une carrière de maître d'école; à la suite d'une rixe, il s'est embarqué en cachette sur un navire se rendant au Nouveau Monde. L'auteur l'y fait assister à l'expulsion d'un groupe de jésuites français débarqué dans l'Île-des-Monts-Déserts (épisode historique, mais postdaté de quelques années). Le récit du séjour, involontairement prolongé, de Nathanaël dans cette région limitrophe entre la Nouvelle-Angleterre et le Canada (les démarcations ne sont, ni dans son esprit, ni sur la carte de l'époque, très précisément marquées) embrasse trois ans et comporte en tout une vingtaine de pages dont Marguerite Yourcenar a détaché celles qui suivent en faveur d'Études Littéraires. Le reste de la courte vie de Nathanaël, rentré en Europe vers l'âge de vingt ans, se passe à Amsterdam et dans une île de la Frise.

On appareilla pour les Barbades. La veille, le métis reçut un coup de couteau dans l'œil au cours d'une rixe. La plaie s'envenima; il mourut dans de grandes douleurs; on le com- mit à la mer après avoir récité sur lui un psaume; à la vérité, personne ne savait s'il était baptisé ou non. Nathanaël le pleura. On lui donna la place de cuisinier laissée vacante; il s'en acquitta de son mieux, mais à Saint-Domingue quitta le bâtiment. Il s'engagea comme marin à bord d'une frégate anglaise armée de quatre mortiers, qui s'app préparait à croiser les côtes du nord-est, pour mettre le holà aux empiétements des Français.

La mer, cet été-là, était presque toujours calme, et, dans

ces parages, à peu près déserte. À mesure qu'on remontait vers le nord, la moiteur chaude avait fait place à des brises fraîches; le ciel transparent devenait laiteux quand s'y étalait une mince couche de brume; sur les rivages de la terre ferme ou des îles (il n'était pas facile de distinguer l'une des autres), des forêts impénétrables descendaient jusqu'au bord de l'eau. Nathanaël se ressouvenait vaguement de bois inviolés au bord de sanctuaires dont parle Virgile, mais ces lieux-ci ne semblaient contenir ni anciens dieux, ni fées ou lutins tels qu'il avait cru parfois en voir dans les bocages de l'Angleterre, mais seulement de l'air et de l'eau, des arbres et des rochers. La vie néanmoins y bougeait sous des multitudes de formes. Des milliers d'oiseaux de mer se balançaient sur la houle ou perchaient aux creux des falaises; un beau cerf ou un énorme élan traversaient parfois à la nage un pertuis entre deux îles, levant très haut leur tête alourdie par leurs vastes bois, puis grimpaient en s'ébrouant sur la rive.

À plusieurs reprises, des Indiens dans des pirogues approchèrent du navire, offrant des outres pleines d'eau fraîche, des baies, des quartiers de venaison encore sanglants, et demandant en échange du rhum. Quelques-uns avaient retenu plusieurs mots d'anglais, ou parfois de français, à force de pratiquer ce genre de troc; à bord, on prenait soin qu'un officier ou un matelot sût jargonner au moins une des langues indigènes. Quelquefois, on embarquait un de ces sauvages en guise de pilote dans un passage difficile.

Un beau jour, l'un d'eux leur fit part d'une nouvelle: un petit groupe d'hommes blancs d'aspect particulièrement grave et sage, qui passaient leurs journées en cérémonies en l'honneur de leurs dieux, avaient été déposés dans une île toute voisine par l'équipage mutiné de leur navire; ces hommes vivaient là depuis plusieurs mois; les Indiens de la terre ferme, qui fréquentaient l'île dans la saison où l'on pêche, leur avaient parfois fourni de la nourriture; le chef abenaki, se trouvant immobilisé dans son campement par une longue maladie, les avait fait venir pour exiger d'eux un tribut de boissons fortes; ils n'en avaient pas, mais lui avaient versé de l'eau sur la tête pour qu'il soit favorisé par le Grand Esprit; depuis, le chef allait mieux.

Ce n'était pas la première fois que le capitaine entendait

parler de jésuites venus de France pour évangéliser les sauvages du Canada. Outre qu'on ne pouvait souffrir ces simagrées catholiques, personne n'ignore que les révérends viennent rarement s'installer quelque part sans être soutenus par une arrière-garde de soldats, et de trafiquants de leur pays. Ces pieux personnages étaient les émissaires du roi prétendument Très Chrétien.

L'île dont il s'agissait était marquée sur la carte. Haute et rocheuse, couverte dans ses régions basses de sapins et de chênes, on reconnaissait de loin ses six ou sept sommets. On n'y trouvait rien de précieux, mais un bras de mer la pénétrait profondément au sud, formant un vaste port naturel merveilleusement abrité du vent; une petite île arrondie en protégeait l'entrée; sur la rive gauche, au bas d'une grande prairie, coulait une source d'eau vive connue des navigateurs; ces mérites suffisaient pour que le roi d'Angleterre la disputât au roi de France. En approchant du rivage, on vit, au bord de noirs sapins entremêlés de chênes déjà rougis par l'automne, des huttes de peaux et de branchages que les Indiens avaient dû aider les intrus à construire. Une grande croix s'élevait au milieu. Le capitaine fit ouvrir le feu. Nathanaël avait horreur de toute violence, mais l'excitation des hommes manœuvrant les mortiers le gagna; le bruit se répercutait le long des montagnes basses. C'était la première fois sans doute qu'elles renvoyaient ce tonnerre humain, n'ayant jamais connu jusqu'ici que le grondement de la foudre, et, au dégel, les craquements des blocs de glace se détachant des falaises. À la distance où l'on était, on vit des hommes en soutane s'égailler dans les hautes herbes; deux tombèrent; le reste prit refuge dans les bois.

Un canot fut détaché et amarré sur le rivage, mais les huttes éventrées n'offrirent pour butin qu'un petit tas de vêtements et de provisions de bouche, avec des livres et une boîte d'instruments dont le capitaine s'empara. Nathanaël constata qu'un père avait commencé un herbier; les feuillets claquaient au vent. Il y avait aussi un calepin dans lequel un jésuite avait entrepris un vocabulaire de la langue indienne, avec à l'encre rouge les équivalents latins. Nathanaël l'empocha, puisque personne n'en aurait voulu, mais le perdit par la suite.

Il avait hâte de secourir si possible les deux hommes tombés, sachant que ses camarades ne se soucieraient pas d'une telle tâche. Mais la prairie était plus grande et plus accidentée qu'il n'avait cru ; il se sentait comme perdu dans cette mer d'herbes. L'un des deux hommes, d'ailleurs, était déjà mort. Nathanaël avança avec précaution vers le second, qui respirait encore. Il n'ajoutait guère foi aux propos des prédicants qu'il était allé dans son enfance entendre à Greenwich, dans le temple où il accompagnait ses parents, et la haine contre les ennemis du roi d'Angleterre ne l'habitait pas : néanmoins, on lui avait appris à craindre les papistes et les Français. Mais ce jeune homme n'était pas dangereux ; il se mourait ; une partie du thorax était enfoncée ; le sang imbibait presque invisiblement la soutane noire. Nathanaël lui souleva la tête, et s'adressa à lui, d'abord en anglais, puis en néerlandais, sans se faire comprendre. Il s'avisa alors de lui demander en latin ce qu'il pouvait pour le soulager. Mais le latin du magister de Greenwich différait sans doute de celui d'un jésuite français. Le mourant l'entendit néanmoins assez pour dire avec un faible sourire de surprise :

— *Loquerisne sermonem latinum ?*

— *Paululum*, répliqua timidement Nathanaël.

Et il ôta sa capote de marin pour en faire une couverture au mourant, qui sans doute avait froid. Mais déjà le Français le pria de tirer de la poche de sa soutane un gros petit livre, qui se trouvait être un bréviaire, et d'en détacher la page de garde, où quelques mots étaient inscrits. C'était son nom, et celui de la ville où se trouvait son séminaire.

— *Amice, si aliquando epistulam superiori meo scribebis, mater et soror meae mortem meam certa fide dicerent...*

Nathanaël plia soigneusement le feuillet, et promit d'écrire au supérieur d'Angelus Guertinus, *ex seminario Anecii*, pour que sa mère et sa sœur ne fussent pas laissées dans l'incertitude. Anecius ne lui disait rien, et Annecy ne lui aurait pas dit davantage. Mais il ne s'agissait que de consoler un agonisant. Le jeune prêtre, se haussant un peu sur le coude, lui demanda d'ouvrir le livre à un endroit qu'il lui désigna : Nathanaël reconnut des psaumes qu'il avait lus en langue vulgaire dans la Bible de ses parents, mais ils sonnaient étrangement dans cette solitude qui ne savait rien du dieu

d'un royaume appelé Israël, ni de l'Église Romaine, ni de celles qu'ont fondées Luther et Calvin. Certains de ces versets cependant étaient beaux, ceux où il était question de la mer, de vallées et de montagnes, et de l'immense angoisse de l'homme. La voix de Nathanaël se brisait, comme il lui arrivait à l'école en lisant Virgile. *Summa voce, oro*, lui souffla le jeune jésuite, soit qu'il comprît mal les paroles latines telles que Nathanaël les énonçait, soit que son ouïe s'en allât. Il ne respirait plus qu'à grand-peine. Nathanaël déposa le bréviaire dans l'herbe et courut puiser dans ses paumes l'eau d'un ruisseau qui coulait à deux pas. Le mourant en absorba péniblement une gorgée.

— *Satis, amice*, dit-il.

Avant que les dernières gouttelettes se fussent écoulées le long des doigts de Nathanaël, le père Ange Guertin, du séminaire d'Annecy, n'était plus. Il était temps de remonter à bord. Nathanaël reprit sa capote, devenue inutile au défunt.

Cet incident lui revint plusieurs fois en rêve par la suite, mais la personne à laquelle il apportait de l'eau changea souvent au cours des années. Certaines nuits, il lui semblait que celui qu'il essayait de secourir ainsi n'était autre que lui-même.